

PHILIPPE MURAY

ULTIMA NECAT

VI

Journal intime

1996-1997

LES BELLES LETTRES

DU MÊME AUTEUR

Chant pluriel, roman, Gallimard, 1973

Jubila, roman, Le Seuil, 1976

L'Opium des lettres, Christian Bourgois, 1979

Céline, Le Seuil, 1981 ; Gallimard, collection « Tel », 2001

Le XIX^e siècle à travers les âges, Denoël, 1984 ; Gallimard, collection « Tel », 1999

Postérité, roman, Grasset, 1988 ; Les Belles Lettres, 2014

L'Empire du Bien, Les Belles Lettres, 1991 (1^{re} éd.), 1998 (2^e éd.)

La Gloire de Rubens, Grasset, 1991 ; Les Belles Lettres, 2013

On ferme, roman, Les Belles Lettres, 1997

Exorcismes spirituels I, Les Belles Lettres, 1997 (rééd. sous le titre *Rejet de greffe*, 2006)

Exorcismes spirituels II, Les Belles Lettres, 1998 (rééd. sous le titre *Les Mutins de Panurge*, 2006)

Après l'histoire I, Les Belles Lettres, 1999

Après l'histoire II, Les Belles Lettres, 2000

Désaccord parfait, Gallimard, collection « Tel », 2000

Chers djihadistes..., Mille et Une Nuits, collection « Fondation du 2 mars », 2002

Exorcismes spirituels III, Les Belles Lettres, 2002

Minimum respect, Les Belles Lettres, 2003

Festivus festivus, conversations avec Élisabeth Lévy, Fayard, 2005

Moderne contre moderne (Exorcismes spirituels IV), Les Belles Lettres, 2005

Roues carrées, Fayard/Les Belles Lettres, 2006

Le Portatif, Mille et Une Nuits/Les Belles Lettres, 2006

Essais (rééd.), Les Belles Lettres, 2010

Ultima neecat I, Les Belles Lettres, 2015

Ultima neecat II, Les Belles Lettres, 2017

Ultima neecat III, Les Belles Lettres, 2019

Ultima neecat IV, Les Belles Lettres, 2021

Ultima neecat V, Les Belles Lettres, 2024

Le XIX^e siècle à travers les âges, Les Belles Lettres, 2024

PHILIPPE MURAY

ULTIMA NECAT
VI

Journal intime
1996-1997

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

www.lesbelleslettres.com
Retrouvez Les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres
95 bd Raspail 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45525-9

1996

« Les événements vont vite quand il n'y en a plus. »
Eugène Ionesco

1^{er} janvier. 1995 est mort au champ du déshonneur, 1996 commence par le commencement, les sept pins ploient sous l'ennui de la mer et du ciel, tout est gris, pluvieux, noyé, les imbéciles joggent.

Quatre cent mille banlieusards (les journaux les nomment Parisiens) ont embourré les Champs-Élysées hier soir. Des gosses se sont estropiés ou tués en faisant sauter des pétards. Dans les cités, on a brûlé des postes de police, des abribus et des cabines téléphoniques. Pendant le réveillon en famille, des gens se sont entretués au couteau ou au fusil de chasse (celui-ci est mort parce qu'il refusait de trinquer, celui-là parce qu'il draguait une bonne femme et que ça ne plaisait pas à son mari). Des plaisanciers sont partis sur des coups de tête du vent, des skieurs se sont tués en montagne. À Manille enfin, les feux d'artifice ont provoqué des incendies dans les bidonvilles.

Que les fêtes qui tournent mal finissent bien !

Dans l'accablante liste des virtualisations dont notre époque est si fière, il en est une qu'on évoque peu. Au palmarès des portés disparus de la fin du siècle, pourtant, les prestigieuses putes d'autrefois, avec leurs rues chaudes, leurs trottoirs maudits et leurs dégaines sulfureuses, tiennent, si j'ose dire, le haut du pavé. Du pavé dérobé. Les tapins sont en déclin. À Paris, pour ne prendre que cet exemple, la spéculation immobilière, et surtout l'envahissement consécutif de *tous* les quartiers par une sorte de *bourgeoisie néo-versaillaise universelle et toute-puissante*, ont provoqué l'effacement des arpenteuses de la voie publique. Les très anciens souvenirs que j'ai de la rue Saint-Denis (vers dix ans, quand j'accompagnais mon père chez le Gibert des grands boulevards pour acheter des livres d'occasion) me semblent relever d'un autre monde. D'un tiers-monde paradisiaque à jamais dissous. On apercevait, dans des entrées d'hôtels misérables, des grappes de filles poétiques et enfourmées attendant

le client. Maintenant, la racoleuse est télématique, son trottoir est un écran, elle l'arpente à domicile, elle pianote chez elle, sur les « messageries roses ». Elle tape « *Now* », le client répond « *RDV* » puis « *GNR* » (généreux), et l'affaire est dans le sac de nœuds.

Plus tard. J'ai emmené avec moi, là-haut, dans la chambre, un Bloy, un Labiche (le premier volume de son *Théâtre* dans « Bouquins ») et *Le Miroir des limbes*. Sans la comprendre, Malraux raconte une très belle confidence de Gide. Bernard Lazare était venu le voir pour le pousser à s'engager dans le combat de l'affaire Dreyfus. Gide l'a repoussé. « Il m'a épouvané : c'était un homme qui mettait quelque chose au-dessus de la littérature... » Malraux considère cette réaction comme symptomatique de ce que l'Histoire, pour Gide, n'existait pas. J'y trouve au contraire, moi, quelque chose de parfaitement, d'admirablement humain. C'est ce que devrait penser n'importe quel individu (qui écrit) devant n'importe quelle tentative d'enrôlement. C'est ce que devrait penser tout écrivain notamment devant les femmes qui veulent lui faire des enfants, c'est-à-dire mettre quelque chose au-dessus de la littérature.

2 janvier. Le ciel est admirablement bleu, tout à coup, et le vent tiède. Les sept pins deviennent des ombres d'arbres méditerranéens au-dessus de la mer d'azur. Tout ça ne durera pas, mais pour le moment c'est parfait. Séance au soleil. Dans la petite librairie de Carnac où j'achète mes journaux, j'ai feuilleté ce matin *Va où ton cœur te porte*, le livre abominable de l'Italienne à succès dont j'oublie toujours le nom (après-coup : Susanna Tamaro), mais qui, avec Picouly, Bobin, Gaader, Serres, Comte-Sponville et quelques autres nains, milite dans la nouvelle Patrouille cousue d'or des Sacristains. *Va dove ti porta il cuore*. Sélectionné comme l'un des livres préférés de la rédaction du *Figaro Madame*, ce qui est une référence (« Merveilleuse leçon de vie donnée par une grand-mère fantasque à sa petite-fille rebelle »). Traite des conflits de génération. Une grandmère qui a traversé le siècle écrit à sa petite-fille, condamne la *raison desséchante*, fait l'éloge de la Nature et des petites bêtes éclopées, regrette les dégâts provoqués par l'utopie marxiste, propose le retour à la famille (mais dans la liberté, l'ouverture d'esprit, youpi) ainsi que le retour à la religion (mais branchée, *new age*, sans hypocrisie, re-youpi), prône enfin la *connaissance de soi*. Est-ce qu'on peut aller plus bas dans la connerie ? D'une manière éblouissante, la dernière phrase de la quatrième de couverture résume non seulement ce livre dégueulasse, mais tout l'« esprit » de l'époque. Je me sens habilité à y voir une clé, une clé d'or, un instrument parfait pour comprendre notre temps :

« *Voyage à la recherche de soi, loin des fausses valeurs et des clichés, en suivant la voie du cœur.* »

Depuis que tout le monde se ressemble (conquête de la démocratie terminale), la vie sexuelle n'intéresse plus personne. Il faudrait être fou pour miser un kopek sur l'avenir du sexe. Ce qui est amusant, d'ailleurs, ce n'est pas le libertinage, ce sont les nouvelles formes monstrueuses et les conduites « étranges » qui prennent le relais de l'érotisme disparu. La *bébéphilie*, qu'elle existe ou pas, qu'elle soit une invention des journalistes ou non, me paraît une assez bonne métaphore du comportement de l'homme occidental à la fin de l'Histoire. Et aussi un portrait ressemblant du mystérieux, de l'improbable, de l'in vraisemblable, et pourtant réel, et surtout nombreux, lecteur des Picouly, Bobin, Susanna Tamaro et Gaader. Le bébéphile, c'est vraiment le dernier homme dans toute sa splendeur caricaturale. Celui qui accède enfin à l'enfance (à la fête perpétuelle, à la positivité, à la musique). Regarde-toi en lui, sympathique contemporain qui ne connaît plus, dans ton pays, d'autre actualité que celle des *progrès de la sécurité dans tous les domaines* ! C'est toi, ce monsieur très comme il faut qui se « prend pour un bébé ». Dans le civil, tu peux être commissaire-priseur, architecte, fonctionnaire, ingénieur, publicitaire, cadre commercial, communicateur, marié avec une femme *qui a un poste important* et père de trois enfants. Mais le matin, tu pars de chez toi avec une couche-culotte sous ton pantalon anthracite, et le soir (enfin disons trois fois par semaine), avant de rentrer à la maison, tu te rends chez Nounou Natacha. Celle-ci te shampooine pendant que tu prends ton bain, te laisse jouer avec des petits bateaux et des canards dans la baignoire, te couche sur la table à langer, te talque, te prépare tes biberons, ta layette, tes petits pots préférés. Tu es heureux comme un roi. *Tu retrouves l'âge d'or*. Nounou Natacha a trente-huit ans, elle s'occupe de plusieurs dizaines de « bébés » dans ton genre, elle a même créé une association : Au bambin câlinou. « Ils ont besoin d'être protégés, dit-elle de ses clients quinquagénaires ou sexagénaires. Au téléphone, ils me parlent avec des voix d'enfants. "Nounou, me demandent-ils, tu veux bien me garder ce soir ?" Il n'y a jamais rien de sexuel, évidemment, entre eux et moi. Les bébés ne pensent pas au sexe. D'ailleurs, tous ces hommes ne se prennent pas pour des bébés, ils *sont* des bébés. »

3 janvier. Comme prévu, la Méditerranée n'a pas duré. La pluie est revenue, l'Atlantique aussi. Les sept pins nabis, devant l'océan noyé, se photographient en négatif. De gros nuages de brume filent à ras de terre, s'envolent dans

ULTIMA NECAT

le sens du vent, imitant ces paquets de plantes sèches qui roulent, poussés par le souffle du désert, sur les parkings hallucinés des films américains.

Vers trois heures, la mer réapparaît, ouvrant tout à coup les brumes à deux mains comme si elle avait quelque chose à révéler qu'elle n'avait pas encore dit. À l'horizon, ce grand plat d'argent, dans les vagues, soudain et fugitif, c'est la projection du soleil libéré provisoirement des nuages. Je ne me fais pas de souci, tout va se refermer et la pluie recommencer à tomber. On attend les Proguidis. Ils nous ont annoncé leur arrivée pour ce soir, vers six heures. Et en effet, vers six heures, qui voilà ? Les Grecs ! Je les aime vraiment bien. C'est drôle. Discuter avec eux me rajeunit. Tout ce qu'ils ont de non-Français m'enchantent. On les emmène dîner dans une crêperie de la Trinité. On repasse par les mégalithes sous la lune du Ménéac et de Kermario. On rentre. On discute encore un peu, on se montre mutuellement des documents (en général sur le désastre du monde), on monte se coucher.

4 janvier. C'est le jour où Catherine, de Paris, me rappelle qu'elle existe et que je ne suis pas un homme libre. Tout le cirque fax-enquête-papier à écrire se déroule, me gâchant une partie de la journée et un bon bout de soirée. Dans l'après-midi, on a emmené Lakis et Doris contempler la barre d'Étel, visiter Quiberon, Locmariaquer, etc. Pendant le déjeuner, alors qu'on parle du christianisme, la proximité de Lakis et de sa conception obsessionnelle du roman me font brusquement échafauder une hypothèse concernant les évangiles dits apocryphes. Je me demande si leur élimination du corpus des livres sacrés ne vient pas de leur caractère non romanesque. Ce qui différencie formellement le canon des écritures sacrées des écrits apocryphes, en effet, c'est que ces derniers sont davantage des recueils de maximes (ou des successions de saynètes) que des récits. Par-dessus le marché, la plupart insistent sur l'*Enfant Jésus* (le bœuf et l'âne, la crèche, etc.) et multiplient ses miracles bien au-delà du ridicule. « Bavardages de nourrices », disait Renan des apocryphes. Contes de fées. Histoires d'enfant trouvé au carré. Les pontes du christianisme naissant auraient donc sélectionné les évangiles officiels selon le critère Bâtard/Enfant trouvé ? Peut-être. Pourquoi pas ? Ce serait amusant, en tout cas, d'essayer de le démontrer.

5 janvier. Grandes, longues, nombreuses discussions fouillées avec Doris et Lakis (Sade, l'érotisme, Giono, l'exécration Makine, etc., etc.).

6 janvier. À grands coups de gueule, dès le matin, le vent nous pousse dehors. C'est le samedi du départ. Avec Proguidis, on liquide les derniers

bouts de conversations traînantes, on vide quelques sujets comme des verres après un repas, pendant qu'on débarrasse la table. Sade encore, Octavio Paz, Giono, le personnage d'Angelo, le Cycle du Hussard. Il ne faut jamais laisser d'idées derrière soi. Vers midi, Lakis et Doris s'en vont. On boucle la maison. On file à notre tour.

Toute la laideur du monde me tombe dessus par petits morceaux, au fur et à mesure que l'autoroute nous rapproche de Paris, la ville des morts-vivants contents de l'être, et de nos voisins de cœur, les B.-K. Au long du chemin, la pluie nous bat comme plâtre. On fait halte à Angers, chez la marraine de Nanouk et son « oncle Albert », typiques Français de province, septuagénaires sympathiques et culturellement empivotés jusqu'au trognon. L'« oncle Albert », avant notre départ, insiste d'ailleurs pour qu'on emporte un livre formidable qu'il a acheté en double : *Le Testament français* d'Andreï Makine...

Comme ça tombe bien.

L'arrivée à Paris, vers dix heures, en plein samedi soir pour crétins de cette ville et de ses banlieues, donne une impression de sale violence *clean* encore jamais ressentie. C'est vrai que nous sommes en voiture, dans ce rodéo stupide qu'ils organisent chaque semaine sans que personne les y oblige. Qui peut, de gaieté de cœur, désirer se retrouver à Saint-Germain-des-Prés (le quartier désormais le plus sinistré de Paris), un samedi soir, et en bagnole. Cherchant un traiteur où acheter de quoi bouffer, on se retrouve dans des embouteillages insensés. Au volant d'une Twingo fœtale, un type à sale gueule, bagousé et catogan infect, me fait un doigt d'honneur très appuyé parce que, fatigué, j'ai failli – failli seulement – lui niquer *sa priorité*. Je le sens prêt à descendre de sa bagnole et à me crever les yeux.

Tout va au poil.

Sur une sucette Decaux de la Ville de Paris, j'aperçois une annonce lumineuse qui achève de me mettre à sac :

« EXPOSITION SUR LE DROIT DES ENFANTS ! »

Maison. Courrier. Au milieu d'un phénoménal paquet d'idioties, je trouve une lettre de détraqué signée G. M., lequel se présente comme « cadre supérieur retraité », et me félicite pour mon article sur le pacifisme dans *L'Esprit libre*, texte où il retrouve « certaines des conclusions subversives » d'un ouvrage auquel il travaille et dont il m'envoie le résumé. Je regarde. J'essaye de lire. Il y est question de courbe en cloche, de loi de Gauss-Laplace, de courbe logistique en S.

Bien. Bien.

La maison est froide, la nuit pluvieuse, mon âme sans désir.

7 janvier. Dimanche pourri. D'abord les cris des quatre gnomes d'en dessous qui me réveillent vers sept heures du matin (alors que je m'étais endormi à deux heures et demie), puis la remise en ordre de la maison, et ensuite je m'effondre, fouetté de fièvre et de courbatures, présentant tous les symptômes de l'allergie du retour à Cordicopolis. Somnolage et vasouillage jusqu'à huit heures du soir, époque à laquelle j'apprends, par un coup de fil de Doris, que Lakis est dans le même état que moi. Qu'est-ce qu'on a bouffé ? Le pissenlit de l'ignominie contemporaine par la racine ? Tout est froid, pluvieux, répétitif. Tué.

8 janvier. Ça va un peu mieux. Enfin, il faut le dire vite parce que ce matin, vers onze heures, un coup de fil de Catherine, genre descente de police, m'apprend que la charogne de Mitterrand est enfin crevée de manière officielle, et qu'on a besoin de moi, un besoin ultra-urgent, pour baver sa « nécro » mensongère. J'arrive à me dérober, mais voilà. Le mal est fait. Une année commence dans la joie de la réitération de tous mes poisons quotidiens. J'ai devant moi cent cinquante pages de *BM* à torcher (quand les Proguidis sont arrivés à Carnac, j'en étais à la page 115), Catherine à satisfaire, les autres devant lesquels il faut que je continue à jouer à l'écrivain, et *On ferme*, aussi, que je dois pousser jusqu'à sa fermeture finale. Et pas le moindre atome de courage pour prendre tous ces taureaux lugubres par les cornes.

Je rappelle quelques répondeurs (Delaroche, Bertrand, Dantzig, Chantal) qui m'avaient laissé des messages pendant mon absence. Chantal ressurgit de son long silence. D'après ce qu'elle me raconte, elle a beaucoup globe-trotterisé depuis trois mois (États-Unis, Vienne, Nice, Budapest, etc.). Entre nos rires sympathisants, on entend sonner creux les immensités qui nous séparent.

Soir. La Bête est crevée, et toutes les télévisions moulinent en boucle leurs honteux hommages à cette parfaite ordure. Qu'est-ce que c'est bon, quand même, de savoir que les métastases ont eu raison du vampire !

Je revois la mort de Pompidou, pourtant soudaine, brutalement révélée aux Français, mais accompagnée de l'indifférence immense de Paris, d'un Paris où il y avait encore quelques habitants, et des réserves de mépris pour les gouvernants. Je me souviens du grand silence des rues en pleine nuit. Je revois la solitude profonde de ce quai de Béthune splendide, aux alentours duquel on était allés se promener, avec quelques amis, dès qu'on a connu la nouvelle. Je retrouve dans ma mémoire ce grand immeuble paquebot comme

je le voyais alors (et, du même coup, je me souvenais du portrait de Proust par Jacques-Émile Blanche tel que je l'apercevais, quelques années encore plus tôt, vers 66 ou 67, en rentrant à l'Arsenal avec Claire : il était au rez-de-chaussée du même immeuble, le portrait, il étincelait dans une pièce en rotonde illuminée de l'appartement de sa petite-nièce). Je repense à la mort de De Gaulle, un peu avant. La ferveur apparente de la nation « unanime » cachait le ricanement de toute une jeunesse (la mienne) pour qui de Gaulle ne signifiait *rien* (et qui, fût-ce cinq minutes, ne songeait pas à discuter de cette mort). Aujourd'hui, la ferveur aplatie des médias, celle des néo-Français de tous les âges, particulièrement les jeunes, ceux qui n'ont connu que Mitterrand comme on ne cesse de le répéter, ceux dont les parents ont, semble-t-il, *tous* débouché le champagne en mai 81, la ferveur de ces larves de jeunes, comme celle de leurs aînés, ne cache aucune ambivalence, aucune impertinence, rien. Il n'y a pas *d'autre* à ce consensus, pas d'antagoniste (il n'y a plus de marginalité). Le respect ne s'adosse plus à aucun irrespect.

L'unification de l'opinion, de même que celle du monde, peuvent se mesurer à ce genre d'observation.

L'unification, dans les sociétés arrêtées de la fin du siècle, est tout ce qui *avance* encore. Qui donne l'impression d'*avancer*. Le progrès, par lui-même, était déjà odieux, mais le progrès n'existe plus. L'unification est sa parodie détestable.

9 janvier. Un Asiatique de caricature, voûté comme Quasimodo, coiffé dans le style Mireille Mathieu, bridé comme pas permis, exhibant dans un sourire perpétuel la dentition des valets de Dracula, vient réparer le magnétoscope qu'on avait trouvé en panne le soir de notre retour. C'est fait en cinq minutes. Il regarde les livres, sur les rayonnages du salon. « Vous n'avez quand même pas lu tout ça ? » me chuinte-t-il. « Oh non ! » je lui réponds. Je le rassure. Il ne faut pas désespérer Singapour.

Ah c'est beau. Les médias se raccrochent au cadavre de Mitterrand comme des noyés à un bout de bois pourri. Pendant la fin de l'Histoire, le Titanic continue. Les Français bouffent et rebouffent leur Tartuffe essentiel et présidentiel par la racine. Qu'ils en profitent ! Il n'y en aura pas d'autre. Cette vieille momie qui a mis quatorze ans à pourrir ressemble à la France terminale. Lui, c'est elle. Elle, c'est lui. Ils ont la même tronche effarante de Panthéon pas frais.

Tout le monde nirvanise. Autrefois, disait-on, la gauche avait l'amour de l'échec ; dès sa victoire de 81, elle n'a plus eu que l'amour de la mort

ULTIMA NECAT

(Mitterrand a tout de suite montré la voie à ses électeurs en descendant aux tombeaux). L'inénarrable Jack Lang, l'arme fatale du Monstre, son revolver culturel, son pistolet mitrailleur à flinguer les cons d'enthousiasme, proclame qu'il ne faut pas pleurer : le Président n'est pas mort, un peu de son âme est en chacun de nous (je demande un exorciste d'urgence). Côté sous-hommes politiques, les pires sont ceux de droite. On voit bien, à travers leurs larmes, qu'ils sont tous de gauche. Et les jeunes. LES JEUNES. Nom de Dieu. Leur pâle crétinisme transperçant comme une pluie de février. Le gâtisme juvénile de ces poupées de cire. De ces croque-morts en fleurs. Ah ! comme Mitterrand colle bien avec la jeunesse, l'effroyable jeunesse d'aujourd'hui qui se prend pour l'avenir, alors qu'elle n'a même pas de passé (il faudrait qu'elle ait des parents) et que le présent est mort ! Rien n'illustre mieux *la nécessité absolue du chômage des jeunes* que d'entendre des jeunes parler de Mitterrand et regretter la disparition de ce grand personnage. Rien ne légitime davantage leur absence d'avenir et d'emplois que de les voir raconter comment, le 10 mai 81, place de la Bastille, ils fêtaient l'élection de Tartuffe à dada sur les épaules de papa ou de maman. Et l'écœurement, quand tous ces petits cons œdipiens si contents de l'être répètent, la bouche en cœur : « Chez nous, on est socialistes de manière chromosomique ». Ou encore : « Dans notre famille, on est traditionnellement à gauche ». « Je n'ai jamais vu mes parents aussi heureux que le 10 mai 81. » « Voter Mitterrand, chez nous, c'était viscéral. » « J'ai vingt ans, je n'ai connu que Mitterrand, j'adhère à ses idées parce que mes parents sont profondément ancrés à gauche. »

Viscéral. Chromosomes. Tradition. Chez nous. Ancrés. Mes parents. Profondément. J'adhère.

Les jeunes.

« Il a tant fait pour les jeunes. »

Non, il ne faut rien leur laisser, aux jeunes. Rien leur confier sur cette terre. Les mettre tout de suite dans des hospices verdoyants et qu'on ne les entende plus. Les enfermer à perpétuité avec de la musique, des orchestres, des CD, ce qu'ils voudront, n'importe quoi. De toute façon, entre la vie et la musique ils ne voient pas la différence. Qu'ils flonflonnent entre eux. Qu'ils restent entre eux. Surtout. Voilà. Qu'on ne les voie plus. Jamais.

« Chez nous, on est socialistes de manière chromosomique. » Larves. Enfants de Marie. Scouts héréditaires.

« C'est un peu de la mémoire du peuple qui s'en va. »

« Il était l'ami des immigrés. »

Tout ce que je dis depuis cinq ans sur le cordicolisme comme maladie sénile du communisme se confirme chaque jour. Aujourd'hui mieux que

jamais. Le cordicolisme est la vieillesse du monde fini. Pas d'alternative au schtroumpfisme-léninisme. C'est ça ou rien. L'épuration annoncée de l'être humain, la purification de l'individu, n'a même pas besoin pour se réaliser des visions de science-fiction de la biologie, du projet « Génome », de la cartographie des gènes et de tout le bataclan. C'est spontanément que la suppression des mauvais gènes s'effectue. L'amélioration de la race, la création de l'homme parfait, délivré de la maladie de la négativité, libéré des maux physiques, et vivant dans un *environnement zéro défaut*, n'est pas une utopie. L'être dépollué arrive : les micros-trottoir lui donnent la parole. Écoutez-le.

Soir. « Peut-on prédire l'avenir ? » C'est le genre de questions que la télé se pose pour nous. Avec les invités habituels. On y voit des charlatans insulter des arnaqueurs. Les astrologues réclament une déontologie pour moraliser enfin ce qui n'existe pas. L'imposture discute avec l'imposture.

10 janvier. Mitterrand. Toujours Mitterrand. La mort de cette canaille, comme un vieux renvoi de Panthéon que l'on nous souffle dans la gueule. Les télévisions continuent à se mettre en boucle pour lui. Et, dans le même temps, on commence à en apprendre de belles. Par exemple que cc salaud, qui avait fait de la *transparence* concernant son état de santé un devoir moral, se savait cancéreux *avant même sa première élection* ! Ce ne sont donc pas des septennats auxquels on a assisté, mais une rémission. Une rémission de quatorze ans. À propos de septennats, Delaroche, tout fier, nous dit qu'il a fait le compte de toutes les femmes qu'il a baisées entre le 10 mai 81 et aujourd'hui, et que ça fait plus que les dix doigts de ses mains. On le retrouve à la Closerie, Delaroche, où il nous a conviés à dîner avec deux collaborateurs de *L'Esprit dit libre*, Antoine Cassan et Frétillet. C'est un mercredi soir de pluie. À la Bastille, dans l'ombre de l'Opéra paranormal, des milliers de ressortissants enfunérraillés du peuple le plus spirituel de la terre se sont rassemblés.

Les conversations roulent. À l'autre bout de la salle, j'aperçois les cheveux gris de l'éternel Sollers, en train de s'emmerder avec la pathétique Sibylle Lacan qui doit lui parler de son prochain livre. Concernant Mitterrand, dis-je, concernant les socialistes, concernant l'histoire du bordel progressiste depuis Rousseau jusqu'à Kouchner ou l'abbé Pierre, nous ne pouvons déplorer qu'une seule chose : que Balzac n'ait pas eu le temps, avant la fin de sa vie, d'achever *Les Petits Bourgeois*, donc de compléter le portrait de Théodose de La Peyrade, avocat et Tartuffe de gauche, l'hypocrite philanthrope, l'ancêtre du cochon humanitaire, le grand-père du *french doctor* et du combattant de l'antiracisme. La Peyrade, ce sont, dit Balzac « quelques restes de glaise laissés par Molière

au bas de sa colossale statue de Tartuffe ». C'est « le Tartuffe de notre temps, le Tartuffe-Démocrate Philanthrope ». Canaille ambitieuse, affamée de réussite, Provençal blond capable « d'actions féroces » qui sont chez lui, écrit-il, « le résultat d'un enivrement intérieur », La Peyrade est « un Rastignac qui, au lieu des femmes, se servirait de ses vertus » (Félicien Marceau). Théodose de La Peyrade s'incrustant chez les Thuillier (comme Tartuffe chez Orgon), et s'y faisant aimer à coups d'humanitarisme, c'est Kouchner, c'est Lang, c'est la préfigure de tous les télévangélistes dégueulasses d'aujourd'hui, passés comme des lettres à la poste sous les ailes du vampire Mitterrand. Il n'y a qu'un drame, en somme : que la gauche, qui est le xx^e siècle, ne soit jamais devenu un sujet littéraire.

11 janvier. En fait, ce qu'on vient de voir, avec ces funérailles de l'épouvantable Salaud suprême, c'est très exactement la mise en action de mon *19^e siècle*, un grand mouvement populaire de socialspiritisme fourré de cordicolisme ; ce qui nous permet de déboucher aussi le champagne de mon *Empire*, et qui prouve une fois de plus à quel point ma pensée se tient à la vitesse où le monde se dégingue.

Un maçon de quarante-trois ans à la Bastille, l'autre soir : « Mitterrand, c'était Monsieur Bon Cœur ».

À Jarnac, devant l'église, juste avant la messe d'enterrement, et tandis que se termine la sonnerie aux morts, une bourrasque de vent arrache tout à coup le drapeau tricolore qui enveloppe le cercueil. Toute la famille (les deux familles, comme se gargarisent les journaux) regarde avec horreur ce geste de Jugement immanent. La sonnerie aux morts s'achève. Danielle Mitterrand et l'un de ses fils se précipitent pour remettre le drapeau à sa place illégitime.

12 janvier. Je n'arrive décidément pas à finir de torcher ce *BM*. Je l'écris comme on essaie de joindre les deux bouts : en vain. Il faut pourtant que je le termine. L'absurdité de gagner de l'argent devient de plus en plus paniquante. Nanouk me reproche souvent de n'avoir pas eu le courage, autrefois, de vivre dans une chambre de bonne et d'écrire les livres que je devais écrire. Mais je voulais, avant tout, et même peut-être avant d'écrire, *pouvoir mépriser*. Et comment mépriser si on est pauvre ?

Une heure au Select avec Lakis. Il est rare qu'on se retrouve seuls en tête à tête. On parle de tout, de rien, de *L'Atelier*, du reste, mais S., le sujet sous-jacent de cette rencontre, restera innommé jusqu'au bout.

13 janvier. Delaroché voudrait que je barbouille, pour *L'Esprit libre*, qui moribonde de plus en plus, une chronique sur les téléfunérailles miterrandesques. Je me demande bien ce que je pourrais écrire. C'est trop tôt et c'est déjà trop tard. Je pourrais m'en tirer, à la rigueur, sur le thème de l'ensirupement collectif comme manière de liquider un mort, comme procédure d'effacement bien plus efficace que toutes les insultes. Dans le style : « Il ne faut pas voler un homme de la haine. Il ne faut jamais priver un mort de l'irrespect qui lui est dû... » Ouais. Peut-être. C'est à voir.

14 janvier. Dimanche sinistre. J'essaie de pousser devant moi mon atroce pensum. Mais tout cela est si lent, si lourd, si triste.

Sur les trottoirs, comme chaque année, les gens abandonnent leurs sapins de Noël déplumés. Faute de pouvoir larguer le reste, les enfants, la femme, les impôts, ils déposent leurs arbres de fête à la sauvette, n'importe comment, dans les rues.

15 janvier. Lundi de déchéance, je ne parviens toujours pas à finir ce lugubre *BM*. Soir. Je rejoins Chantal au bar du Lutetia pour une soirée de retrouvailles parfaitement réussie.

16 janvier. Toujours l'atrocité. J'approche de la fin, mais à quels petits pas !
Matin. Je trouve *La Règle du jeu*, revue livide, dans la boîte aux lettres. Soir. J'aperçois un bout de débat infâme à la télé :

« Y a-t-il une culture lesbienne ? » La vraie bonne question serait plutôt : y a-t-il des lesbiennes ? Toutes les gouines rassemblées sous les caméras ont l'air de bonnes sœurs. Ce sont des bonnes sœurs. Chez elles comme chez les autres crétins du temps présent, les phrases sont vertébrées de mots abominables : « lutter », « gagner », « se battre », « bouger », « changer », « faire évoluer les choses », « avancer ». Quelques petits reportages à Londres ou aux États-Unis sont destinés à nous rappeler combien la France, sur le front homosexuel comme sur tant d'autres, est *en retard* par rapport à ces paradis.

17 janvier. Le téléphone, dans mon dos, n'arrête pas de me siffler. C'est S. K. C'est S. J. (une revenante à qui personne n'a rien demandé). Mon répondeur bouffe les appels, mon répondeur happe, clique, émet une série de clappements de langue satisfaits en digérant. Je me suis arrêté, ce soir, vers minuit et demi, à la page 250, et pourtant ce n'est pas fini. Quelques minutes devant la télé, juste le temps de voir Laure Adler continuer à appliquer son

ULTIMA NECAT

programme de destruction. Cette fois, c'est à l'éloge des protestants qu'elle s'est attelée et ça marche du tonnerre. Bonne nuit.

18 janvier. Le sommet du calvaire est atteint à cinq heures de l'après-midi, après une montée de plus de quinze jours. Je pose ma croix, bois un café, fume une cigarette, écoute mon fax grelotter, m'annonçant d'autres épreuves.

Que la vie est belle, vue de nulle part.

19 janvier. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de surnaturel, chez Mitterrand, quelque chose de dostoïevskoïde, de karamazovien. Toute la façon dont on vacarmise, justicièrement et moralement, autour du livre du bon docteur Gubler¹ (à propos de la maladie du Salaud et des mensonges qui l'entourèrent), cache ce qu'il y a de véritablement sensationnel dans les révélations de ce médecin, à commencer par les quatorze années de survie du cochon de l'Élysée, alors qu'en 81 on lui donnait entre trois mois et trois ans maximum. Au fond, c'est le fait même de mentir pendant quatorze ans à propos de son cancer qui lui a permis de survivre (le mensonge c'est la santé). Plus encore, c'est le plaisir de violer une règle que personne ne lui demandait d'édicter, celle de la *transparence* concernant son état physique. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que la grenade de la Transparence, mise au point par Mitterrand comme méthode de gouvernement, se soit dégoupillée si vite dans sa gueule. En 81, six semaines après avoir *instauré la transparence médicale*, il apprend qu'il a un cancer et le cache. Main dans le sac ! En flagrant délit de Transparence ! Que cette *exigence de transparence* se soit retrouvée, et avec une aussi stupéfiante rapidité, défiée par la maladie, puis bafouée jour après jour pendant deux septennats, donne à cette histoire l'allure d'une fable. On connaissait les retours de bâton, on n'avait encore jamais vu les retours de Transparence. Le stéréotype de Mitterrand « héros de roman » a traîné partout, mais le concept de Mitterrand dindon de la farce (de sa propre farce, de la *farce tranquille*), héros d'Ésope ou de La Fontaine est, à ma connaissance, encore vierge.

« La mort est un moment de transparence », dit un journaliste de *Libération*. Tous les débats sur la question du secret médical ou du mensonge d'État sont

1. Claude Gubler publia un livre, *Le Grand Secret*, huit jours après la mort de F. Mitterrand où il révélait que le cancer de la prostate du président avait été diagnostiqué dès 1981, et que les bulletins de santé émis tout au long de ses mandats étaient mensongers. Le livre fut retiré de la vente deux jours plus tard et le Dr Gubler, condamné à des dommages-intérêts, fut radié de l'Ordre des médecins.

à côté de la plaque. On ne parle des mensonges de Mitterrand et des innombrables parts d'ombre de sa vie que pour ne pas traiter de la question de la Vérité en soi, et de l'odieuse Transparence, cette espèce d'art pompier post-moderne. Ce qui est intéressant, c'est le vœu de transparence de Mitterrand, et les aventures de cette transparence. Tant d'exams médicaux au Val-de-Grâce sous des fausses identités ! Tant de bilans de santé trafiqués ! Ce qui est amusant, c'est que la transparence (les bulletins de santé semestriels) a caché la vérité. A servi à la cacher. Et plus on mentait, plus la transparence s'accroissait.

La Transparence comme obligation politique, donc morale, est une invention relativement récente. Par elle on est entrés dans l'ère de la connerie diaphane. Tous les antonymes de « transparence » énumérés par le Robert de 1972 (opaque, trouble, brumeux, épais, caché, obscur) sont antipathiques. Le succès de la Transparence trahit le touchant désir de la société de ressembler à du cristal. D'en avoir l'éclat, la fragilité, la limpidité frémissante et précieuse. D'être claire comme l'eau des lagons non pollués. La propriété de la transparence consiste à laisser passer la lumière. Il y a aussi quelque chose de vaporeux, dans le mot transparence. Un côté mousseline et mauvais goût.

Que le pouvoir soit toujours une imposture est une chose sur laquelle tout le monde est d'accord. Que sa conquête se fasse toujours au prix de la tartufferie la plus éhontée, voilà une petite touche de modernité.

Comment, de quelle façon précise, concrète, la transparence est-elle devenue synonyme de démocratie ?

Comment est-elle devenue tyrannie ?

L'interdiction, par le tribunal de grande instance de Paris, du livre de l'ancien médecin de Mitterrand, va permettre de ne poser aucune de ces questions.

À l'heure du café, je rejoins Dantzig, Lakis et Doris qui déjeunent à la Marlotte, rue du Cherche-Midi. Plus tard, avec Lakis, nouveau café en tête à tête, au coin de la rue de Rennes et de la rue Notre-Dame-des-Champs. Il y a encore deux ans, trois ans, c'était un tabac. Maintenant, une grosse merde en plastique bleu, une machine à composter les tickets de Loto, occupe l'endroit où j'achetais mes cigarettes. Le vandalisme vertueux est passé par là. Cette fois, dans le but de me faire comprendre où il en est avec la question S. (pourquoi il est piégé dans cette glu), il remonte dans son passé jusqu'aux « Colonels » et à ses quatre ans de prison grecque comme communiste, quatre années qu'il évoque sans le moindre pathétique, comme une époque de liberté au contraire, et durant lesquelles il a lu Papadiamantis. Ses premières idées sur

le roman comme libération par rapport à l'idéologie (comme révélation de l'homme irréductible à ce qu'il prétend être et à ce qu'il veut) datent de là.

Soir. On regarde un lamentable téléfilm à travers lequel il devrait être possible de décrire non seulement la bêtise grasse de Pivot mais aussi, par-delà le nom de ce futur oublié, l'ignominie de la Culture. Ça s'appelle *Cœur de cible*, c'est une sorte de polar franchouillesque sur le « milieu de la télé », qui voudrait se faire passer pour un roman à clés, ce qui est déjà une prétention anachronique (qui a besoin de clés pour ouvrir les portes ouvertes de notre sinistre époque) ? L'intrigue montre un tueur mystérieux descendant des télé-spectateurs équipés de la petite machine à mesurer l'Audimat. L'un des personnages essentiels est la directrice d'une saloperie d'institut de sondage. Pour que la confusion soit complète, pour que Pivot, surtout, se taille sans risque une réputation de dénonciateur courageux, la pédégère de Médiamétrie dont il s'est inspiré a officiellement protesté dans les journaux :

« Un sujet sur le Médiamat risque d'influencer le comportement du panel, donc d'influencer, ce soir-là, les chiffres, s'est-elle insurgée. C'est grave ! »

Miam.

J'aime bien m'endormir avec du Malraux, en ce moment, ça me dégoûte moins que le reste et ça ne me fatigue pas trop l'esprit. C'est une belle musique :

« J'ai vu jadis finir la vieille Chine, et les ombres des renards filer à travers les asters violets des remparts, au-dessus de la procession des chameaux du Gobi couverts de gelée blanche. »

20 janvier. Nanouk se livre à des démonstrations de sommeil comme d'autres à des démonstrations de force.

Après-midi. Au Select, second volet de l'exposé biographique de Lakis. On finit par évoquer « notre sujet de litige », comme il appelle S. Il a parlé à Kundera de ma sortie d'avant Noël. « C'est vrai que Muray est plus fort que G., a soupiré Milan, mais j'aime G., je n'y peux rien... »

Comme si c'était le problème.

Libération publie des lettres de pleureurs mitterrandiques. « Il était, pour toute une moisson d'enfants, cet homme qui était apparu sur les écrans, dans les familles, au sourire de l'espoir ». Quel style. Et ça :

« Merci à celui qui, dès 1981, donna un peu plus de reconnaissance aux homosexualités de France. Si aujourd'hui je suis fier de ce que je suis, c'est aussi grâce à lui. » Ou encore : « Non, Mitterrand n'est pas mort, il est allé

faire une longue promenade dans l'au-delà. » Et bien sûr l'inusable, le désormais classique : « Le 10 mai 1981, j'étais sur les épaules de mon papa à fêter notre victoire. »

Tout cela me ramène à mon dada : l'extermination des jeunes. Quand est-ce qu'on fait la peau à ces canailles propres et sanglotantes, toutes mouillées de vertu ? Les jeunes. Qui, par-dessus le marché, se prennent pour l'avenir ! Ils croient qu'avec ce passeport ils auront raison (l'avenir a toujours raison, le futur triomphe toujours, le nouveau gagne à tous les coups).

Ils écrivent aussi des poèmes, d'effroyables poèmes, des fragments de kitsch pur, alchimiquement pur, du réalisme socialiste de première bourre (on croirait lire les œuvres des communistes de base lors des obsèques de Thorez ou de Staline) : « Dieu n'est plus, Tonton est parti. / Mais dans nos pensées il sourit... » « Vous fûtes le phénix des hommes de ce monde... » « François Mitterrand vit à présent dans les limbes éthérées de l'humanité... » « Souviens-toi du 10 mai 81 / Un peuple a levé le poing / La rose exhalait un parfum / De jeunesse, d'égalité et d'amour / On a parcouru de nouveaux chemins / Vécu une nouvelle génération / Découvert l'Europe avec passion... » « Il n'y aura plus jamais de printemps, plus de mois de mai comme je les aimais / Je me sens orpheline de sa vie, de celle qu'il a bien voulu nous offrir pendant de longues années / J'ai le cœur à gauche, ma Liberté fout le camp. Comme un vide qui me surprend / Il m'a donné l'équilibre de mes vingt ans, celui dont j'avais besoin, celui de ne pas avoir peur en marchant dans la rue / J'ai trente ans et je vous dois ce que je vois : mon bonheur / Vous avez tant permis, et j'ai tout pris... »

Qu'est-ce qui se passe ? Ce qui me frappe le plus, c'est que toute cette racaille qu'on nomme la *génération Mitterrand* ignore le conflit avec les parents. Où est passé l'Œdipe ? Nulle part, il a disparu. Ce qui signifie aussi que la libido ne s'est pas génitalisée. Pas de découverte de l'hostilité envers le père (pas de découverte, donc, de la négativité), pas d'investissement sexuel de la mère. Pas d'effort de conquête de celle-ci par identification au père. Si on est vraiment dans une situation post-œdipienne, c'est dans la conduite de tous ces jeunes pleurnichant qui étaient à la Bastille, le 10 mai 81, grimpés sur les épaules de papa, qu'on peut le vérifier. Les choix du fils, quatorze ans plus tard, restent les mêmes que ceux du père.

Quand il n'y a plus de conquête, plus de compétition, plus de rivalité, il n'existe plus que de la consolation (du maternel).